

Le processus de sexuation intervient de plus en plus tôt. Privilège de l'âge, l'idée que les identités de sexe des tout-petits puissent être brouillées amuse encore...

« Elle rit et raconte qu'une des mères croit toujours que Mathieu est une fille, elle dit toujours qu'elle la trouve très jolie (Mathieu est l'enfant dont les parents ne voulaient pas couper les cheveux) », rapporte une observatrice.

...mais la probabilité d'une confusion reste assez rare. La coupe des cheveux, déjà, est un des premiers indices disponibles pour discriminer les appartenances sexuées (et l'un des supports matériels pour les affirmer). Comme l'explique cette formatrice, « *le rapport au corps est différent, on ne coiffe pas les petites filles comme les petits garçons : on recoiffe une petite fille, on lui fait un palmier pour ne pas que ses cheveux la gênent, alors que pour le petit garçon, on dira à sa maman : "faudrait lui couper les cheveux"* ».

C'est bien dans ces interactions entre professionnelles et parents, pères et mères, autour des enfants, que se négocie l'affirmation des identités sexuées. Si les mères sont plus souvent les interlocutrices des professionnelles, les pères sont décrits pour être plus soucieux de la conformité apparente de leurs enfants, de leurs fils en particulier, avec les codes sexués en vigueur dans notre société. La littérature sociologique ou psychologique pose des constats proches (voir par exemple Bergonnier-Dupuy, 1999).

Les vêtements sont, bien entendu, un des principaux marqueurs de l'identité de sexe ; à cet égard, on peut rappeler que jusque dans les années 1920 en France, le port de la robe était de mise pour tous les enfants de moins de 6 ou 7 ans, et tout se passe comme si les bornes de l'âge d'ange reculaient sans cesse, puisqu'actuellement, même les pyjamas de bébé ne sont plus vraiment unisexes — comme ils avaient pu l'être les décennies précédentes. Dans trois des crèches observées, nous avons procédé au relevé systématique de la façon dont les enfants étaient habillés (durant 4 jours au total). On ne sera pas étonné d'apprendre que le rose est réservé aux fillettes et quasiment exclu pour les petits garçons ; que le bleu est plus masculin sans être interdit aux filles (les jeans il est vrai en sont une forme fréquente) ; que certaines couleurs (comme le rouge, l'orange et le vert) sont portées indifféremment par les unes et les uns. Pour donner un ordre de grandeur, dans l'une des crèches étudiées, onze filles, près d'une sur trois, ont au moins un élément d'habillement rose ou majoritairement rose et un seul garçon porte un pull à larges rayures blanches et roses, style sweatshirt de rugbyman ; près de la moitié des fillettes portent au moins un vêtement très connoté comme féminin (robe, jupe) ou des accessoires qui ont la même connotation (froufrou, volants...). Aucun garçon n'en porte ; les accessoires connotés explicitement du côté masculin sont plus rares : il s'agit de deux pantalons style parachutiste ou militaire. Les motifs enfin qui ornent les vêtements ne sont pas similaires : si filles et garçons peuvent arborer des animaux de toutes sortes (tête de chat, ours polaire...), les cœurs et les fleurs, brodés ou imprimés, fréquents pour les fillettes, sont exclus pour les garçons. Que l'on retienne pour critère le type de vêtement, la couleur ou les motifs qui les agrémentent, on répète le même constat : les garçons se voient de fait interdire des attributs marqués comme féminins, sans avoir de monopole exclusif, au moins à cet âge. Que déduire de ces observations ? Ce n'est pas là une simple différence factuelle, l'accent est mis sur des dimensions ou valeurs différentes : sur l'esthétique d'un côté, l'autonomie et l'agilité de l'autre. Elles sont encouragées à bien paraître,

à plaire, ils sont incités à être à l'aise plus que jolis. Voilà pour les habits de tous les jours.

Une mention à part peut être faite pour les habits destinés à se déguiser. Un jour de carnaval à la crèche, on repère très nettement la récurrence des stéréotypes de sexe, ainsi que la plus grande variété offerte aux garçons. Pour eux : des animaux (Tigrou, Marsupilami, souris, tigre, abeille, vache) et huit sortes de personnages (un marin, le Père Noël, des cow-boys, plusieurs Arlequin, des militaires, un pirate, un africain traditionnel, un clown). Du côté des filles : des animaux (léopard, abeille) et pour personnages : des anges blancs (dont un avec des ailes en forme de cœur) ou blancs et roses ; des princesses avec ou sans couronne ; une indienne, une chinoise, une maghrébine, une africaine, en costumes traditionnels. Les petites filles sont massivement « ange » ou « princesse » et les modèles féminins sont moins nombreux ; ils se bornent à exprimer la féminité par la jupe assortie de références culturelles.

Ces constats m'inspirent deux remarques :

- répandue sans exclusive dans le vêtement quotidien, la jupe ou la robe des filles deviennent quasiment obligatoires dans les circonstances exceptionnelles du carnaval, où toute la prestation publique repose sur l'apparence. Le resserrement de l'univers des possibles indique bien l'asymétrie des catégories de genre. De même que dans les illustrations, le genre masculin et le neutre sont parfois difficiles à démêler, tandis que le genre féminin est, à coup sûr et à tout âge, figuré par les mêmes conventions : les jupes et les robes, les cheveux longs ou tressés, noués, relevés, tenus par une barrette...

- pour les adultes, et tout particulièrement dans notre région, le déguisement de carnaval constitue une transgression du genre. Et les images des dockers ou des marins, barbus et poilus à souhait, grimés en matrones excessives pour défiler à Carnaval font la joie des badauds (en plus de la leur propre, très visiblement). Pour les petits, dont l'identité de sexe est tenue pour moins évidente ou moins assurée, le Carnaval est l'occasion d'une affirmation redoublée de l'appartenance de sexe ou de genre : avant le rite d'inversion vient le rite d'institution. Les adultes jouent un rôle décisif dans cette affirmation. Ainsi, lorsqu'un petit garçon déguisé en souris veut mettre une couronne de princesse, une femme lui oppose un refus (et devant son insistance, précise : « ce n'est pas pour les petits garçons »). Les écarts aux codes sexués que commettent les enfants sont corrigés, implicitement ou explicitement, avec une tolérance

inattendue envers un petit garçon handicapé, déguisé en princesse le jour du carnaval, ce qui interroge sur le traitement spécifique réservé à ces petits là, comme s'ils n'avaient ni sexe ni genre.

Dans la vie quotidienne, le plus souvent, les adultes adoptent le rire face aux initiatives enfantines qui pourraient faire penser à des transgressions des identités sexuées. Ainsi par exemple :

« Lors d'une séance de dessins, avec les feutres, les enfants les mettent à la bouche et leur visage est vite coloré. L'éducatrice leur dit que s'ils veulent se maquiller, il faut le faire avec du maquillage, elle sort le kit maquillage, Fanny, Soline, Balthazar et Peggy sont très intéressés par la proposition. Les adultes commencent à mettre du rouge à lèvres aux trois filles ; Balthazar est à côté, il attend son tour. "Il veut du rouge à lèvres !", dit MURIEL à voix forte, les adultes rient, MURIEL poursuit "Lui, il veut faire le clown, il en veut sur le bout du nez", Peggy lui met du rouge aux lèvres, personne ne dit rien. MURIEL demande à Balthazar de lui montrer comme il est beau avec le rouge à lèvres. »

